

Zeitschrift:	L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève
Herausgeber:	L'écran illustré
Band:	2 (1925)
Heft:	7
Artikel:	Le sottisier à l'écran
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-728973

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES DEUX ORPHELINES

à la MAISON DU PEUPLE

Le célèbre drame de d'Ennery et Cormon. Transposé par D. V. Griffith dans le cadre de la Révolution française.

Interprété par LILLIAN & DOROTHY GISH.



Lorsque les de Vaudrey apprirent le mariage clandestin de leur fille avec un humble bourgeois, ils jugèrent compromis l'honneur de leur maison ; le mari fut mis à mort et l'enfant nouveau-né, une petite fille, fut exposée, un soir d'hiver, sur les marches de Notre-Dame... Un médaillon suspendu à son cou contenait ces mots : « Elle s'appelle Louise. Aimez-la ! »

Un pauvre ouvrier, Jean Girard, le recueillit, et les quelques pièces d'or trouvées dans les langues de l'enfant lui permirent d'élever l'abandonnée, qui devint l'inséparable amie d'Henriette Girard, du même âge que sa sœur adoptive.

Mais le malheur ne lâche pas aisément sa proie : Louise devint aveugle, Henriette perdit ses parents. Les « Deux Orphelines », qui avaient atteint leur adolescence dans une petite ville de Normandie, résolurent de gagner Paris. Là peut-être, de savants médecins pourraient rendre la vue à Louise.

La mère de Louise était devenue la comtesse de Limières, femme du lieutenant de police du Royaume. Elle ne se doutait pas qu'au moment même où elle rêvait à l'enfant disparue, celle-ci cheminait sur les routes de l'Ile-de-France, pour gagner la ville qu'habitait sa mère ignorée...

Le coche qui portait Henriette et Louise allait atteindre les portes de Paris. Il croisa la carcasse du marquis de Presles. A l'arrivée de la voiture, Henriette fut enlevée par les gens du marquis et Louise, l'aveugle abandonnée, se mit à fuir, au hasard des rues...

Nous sommes maintenant chez le marquis de Presles. Une fête de nuit splendide.

« Les nobles invités ne pensent qu'à la surprise que leur a fait espérer leur hôte. Et cette surprise c'est Henriette, que l'on apporte, évanouie. Henriette, ranimée, se révolte et fait appel à l'honneur de ceux qui l'entourent. Quelqu'un se détache alors des assistants et lui offre son bras. C'est le chevalier de Vaudrey, neveu de la comtesse de Limières, qui provoque le marquis. Les deux gentilshommes se battent sur-le-champ et de Presles, blessé, voit le chevalier emmener la jeune fille.

Pendant ce temps, Louise est devenue la proie d'une affreuse mégère, la mère Fochard qui, l'ayant revêtue de lourdes sordides, la force à mendier. Un soir de gel et de neige, la comtesse de Limières a fait l'aumône à sa propre fille... Pierre Fochard, qui aime Louise, essaye de la défendre. Mais il est terrorisé par son frère Jacques, sinistre bandit, digne fils de sa mère.

Le chevalier de Vaudrey a mis Henriette à l'abri. Une fraîche idylle se noue entre les deux jeunes gens. Le chevalier a pris le parti des humbles contre les puissants. Il est devenu l'amie de Brissot, un des orateurs les plus écoutés du peuple.

C'est Quatre-vingt-neuf, c'est la Révolution.

Les acteurs du drame sont emportés par le torrent des événements. La comtesse de Limières, qui a retrouvé la trace de Louise, l'a perdue. Pierre Fochard, pour délivrer l'aveugle, a tué son frère. Le comte de Limières a émigré. Le chevalier de Vaudrey, lui, enfermé dans une forteresse par son oncle, a rejoint Henriette que le peuple a délivrée de la prison où l'avait fait enfermer le lieutenant de police. Mais, hélas ! tout noble est devenu suspect. Henriette est arrêtée par ordre de Fouré, révolutionnaire, dont la jeune femme a dédaigné les assiduités. Elle comparaît devant le Tribunal du peuple en même temps que le chevalier de Vaudrey. Son crime est d'avoir donné asile à celui qu'elle aime et tous deux, sur l'intervention de Fouré, sont condamnés à mort. La charrette fatale les emporte vers l'échafaud.

Vont-ils donc périr ? Brissot, l'avocat, veillait. Dans une harangue enflammée, il persuade le tribunal de son erreur, il lui arrache l'ordre de grâce. A la tête de cavaliers dévoués, en une chevauchée héroïque, il gagne l'échafaud au moment où le couperet fatal va tomber. Les deux jeunes gens sont sauvés et Henriette retrouve sa sœur au lieu même où le supplice l'attendait. La comtesse de Limières reprend sa fille, à qui des soins dévoués rendent la vision...

L'heure allait sonner de la réunion de tous ces cours aimants qui allaient enfin connaître le bonheur.



Ceux dont on ne parle pas : ces charmants films américains vécus, émouvants, ironiques, petits croquis plus intéressants que des grandes fresques. L'un d'eux m'a plu particulièrement, *Le Forgeron du Village*. Le metteur en scène a eu l'idée neuve de nous montrer une mort par le chagrin éprouvé par la grand'mère, le mari, les enfants, évitant ainsi ces agonies théâtrales qui ont heureusement presque disparu de l'écran. Mais l'intérêt repose sur les haines de village, plus mesquines et plus basses que dans les grandes villes. Il y a dans ce film deux silhouettes inoubliables de deux êtres qui s'unissent en leur haine envieuse et lâche, car ils croient qu'ils n'ont rien à risquer et, à l'ombre d'une hypocrisie évangélique, se livrent à toutes les turpitudes que peut concevoir un cœur médiocre et jaloux. Mais ils sont démasqués, car l'Ecran tient le sceptre de la Justice.

* * *

Pour la course de char du film *Ben Hur*, on a envoyé à Rome 50 chevaux de Hongrie. Parmi eux se trouve Schagya, le cheval favori de l'infortuné empereur d'Autriche, Carl, qui, n'ayant pas réussi, connaît plus cruellement que d'autres, puisqu'il le paya de sa vie, le *Vae victis!*

* * *

Ce que le cinéma ne nous montre pas... Le Dr Voronoff a greffé 27 vieillards dans une maison de retraite de San Francisco et l'on espère que ceux qui n'en seront pas morts pourront reprendre leur travail et ne plus être à charge à la société qui a la générosité d'offrir un asile à ceux qui ont peiné toute leur vie. Et l'on nous montre à l'écran comme sauvages des gens bronzés et aussi dévêtus que Mae Murray qui, rituellement, dévorent leurs ancêtres pour leur épargner cette horreur de vieillir qui hantait Beaudelaire.

* * *

Suivant l'exemple de certains directeurs de Paris qui n'invitent plus la critique aux premières, à Londres, M. Prinsep, directeur du *Globe Theater*, a décidé de supprimer le service des premières et d'y admettre le grand public, ce qui ne se faisait pas. M. Prinsep dit : « Ces habitués de premières sont blasés et *bored*, ils ont le palais blindé par de longues années de théâtre et viennent bourrés de préjugés et d'idées préconçues. La plupart d'entre eux sont incapables de juger les mérites d'une nouvelle pièce. J'en ai assez. »

* * *

On vient de construire à Charlottenbourg le Rialto Palatz, splendide cinéma qui fait rich et nouveau riche. L'intérieur ressemblera à la grande opéra ; cela convient aux bourgeois calés qui y mèneront leurs petits salés. C'est cossu et adapté à une démocratie consciente et organisée.

LES ENNEMIS DE LA FEMME

au CINÉMA DU BOURG

D'après le roman du Vicomte Blasco Ibanez. Interprété par LIONEL BARRYMORE.



Le prince Michael-Fedor Loubinoff est le fils d'une princesse russe dégénérée et d'un vieil Espagnol. C'est un homme blasé qui se livre à la débauche.

A une des réceptions apparait Alicia, la demoiselle de Lille, une beauté célèbre par ses aventures sensationnelles. Un officier cosaque veut venger sa sœur et insulte le prince. Celui-ci le provoque en duel, le tue et s'enfuit en France.

La guerre est déclarée. Lorsque l'armée française est mobilisée, le fils d'Alicia, Gaston, faisant alors ses études en Suisse, retourne en France pour servir comme volontaire. Le prince Loubinoff croit avoir affaire à un amoureux et rompt sa liaison avec Alicia.

Pendant ce temps, la révolution éclate en Russie. Le prince Loubinoff risque, malgré le

grand danger, le voyage, pour sauver le reste de sa fortune. Une lutte s'engage. Il se sauve, arrive à Monte-Carlo et s'adonne de nouveau au vice. Alicia se trouve justement dans cette ville et perd au jeu toute sa fortune.

La haine se réveille en lui contre cette femme. Il donne une magnifique soirée. Gaston, qu'on croyait mort, est chargé par la police de surveiller la maison de Loubinoff. Il lui fait des reproches. Celui-ci le provoque en duel. Gaston meurt d'apoplexie. Emu par la nouvelle que Gaston était le fils d'Alicia, Loubinoff change sa façon de vivre. Il s'engage dans la Légion étrangère et fait de sa ville un lazaret. La guerre ayant pris fin, Loubinoff rentre chez lui et y retrouve Alicia, qui est devenue infirmière, et ils s'épousent.

et de soigner notre éducation. Nous allons au cinéma, avant tout, pour nous DIVERTIR, et non pour entendre un prêche dans « le temple du silence » ; et le jour où les directeurs de cinéma auront l'imprudence de suivre les conseils de ce réformateur, nous abandonnerons le ciné et nous irons au café, au théâtre ou au music-hall, là où on nous fera... la paix.

Veuillez agréer, etc.

Sigé : R. B.

Le Sottisier à l'écran

Dans la *Princesse Nadia*, le titrille fait dire à Maë Murray : « Je vivais comme une bête en gagnant quelques sous. »

CINÉMAS pour Familles
pour Prises de Vues et Projections 13
Depuis 150 Francs
Démonstrations et Vente chez
SCHNELL
Pl. St-François, 9 :: Lausanne

Gustave Hupka
ÉTABLISSEMENT DE COIFFURE
DE 1^{er} ORDRE POUR DAMES.
Galerie du Commerce :: Lausanne.